

Sur la notion d'*Englishness* au XXI^e siècle

Ce terme mériterait, sans conteste, une encyclopédie. Afin de compléter le propos de mon article publié dans la revue, il me semble important de préciser quelques points fondamentaux afin d'éviter tout malentendu. En effet, je suis loin d'être le seul à évoquer l'*Englishness* qui, parfois, est récupérée pour des motifs assez discutables, susceptibles, hélas, de la déformer en stéréotypes politiques. Depuis longtemps, ce mot suscite de nombreuses interrogations. En réalité, il s'agit d'un symbole immuable, intangible, contrairement au concept politique de *Britishness*, relatif à l'*Act of Union* de 1707. De ce fait, il transcende le temps et peut s'appliquer à toutes les périodes de l'histoire et de la culture anglaises. Pour bien le maîtriser, il convient de se référer à trois plans complémentaires qui éviteront toutes sortes de dispersions. Le premier, *symbolique*, correspond au fond culturel ; le second, *historique*, prend en considération les événements hiérarchisés qui s'y rapportent tandis que le troisième, *linguistique*, met en perspective une terminologie et un vocabulaire d'une richesse inépuisable.

Par sa complexité, ce terme protéiforme renvoie à l'esprit anglo-saxon en contraste dynamique avec la pensée celte. Autrement dit, l'*Englishness* valorise la tradition juste « qui nourrit les flammes » et non celle qui, selon ce qu'en pensait le compositeur Gustav Mahler (1860-1911), est relative à la « négligence ». À l'instar de la Constitution britannique, non gravée dans le marbre, l'*Englishness* est une notion souple qui évolue selon le contexte psychologique.

Dans le domaine qui nous occupe, l'orgue en Angleterre fut le symbole, par excellence, de l'union de l'assemblée anglicane. Le graveur et peintre William Hogarth



(1697-1764) l'a bien montré dans *The Industrious "Prentice performing the Duty of a Christian"*, extrait de la série *Industry and Idleness* (1747). L'orgue constitue la référence autour de laquelle le chant de l'assemblée peut s'épanouir. Ainsi, sur la droite de la gravure, le jeune couple est-il particulièrement concentré sur son recueil d'hymnes. L'orgue est ainsi perçu comme cet élément majeur, emblématique, de l'élan d'une assemblée qui évite de sombrer dans des travers excessifs.

Modération et exaltation sublime se conjuguent, de la sorte, à travers une expression symbolique, source de valeurs communes.

Nombre d'auteurs ont contribué à affiner la définition de l'*Englishness* laquelle a suscité et suscite toujours de nombreux débats. Pour autant, le seul point de vue historique risquerait de contaminer idéologiquement ce concept. Un tel danger est la source de tous les problèmes actuels que, par exemple, le *Brexit* a engendrés. Les tenants d'un nationalisme ou d'un souverainisme rigides oublient que l'*Englishness*, véritablement incarnée, dépasse les clivages et les partis-pris. En l'occurrence, elle est

un idéal vers lequel on tend et qui perdure en dépit des vicissitudes. Ses lignes de force, son influence reliant, en permanence, le présent au passé. La continuité qui, au demeurant, ne fait pas obstacle à la diversité, lui donne une riche assise.

Dans mon article – *Englishness et musique d'orgue* –, le compositeur le plus récent cité est David Owen Norris, né en 1953, toujours vivant, et dont la créativité ne saurait faiblir. Il incarne l'*Englishness* telle qu'il la définit merveilleusement au début de mon texte imprimé. Sa musique en témoigne singulièrement. Ainsi, son oratorio *Prayerbook* (2006) – *An Oratorio about Tradition and Change* – est-il l'exemple parfait de l'*Englishness* musical de notre siècle. Plus récemment, en 2015, *Turning Points – Music & Politics*, sa *Fantasia upon a suffragist song by Sir Hubert Parry*, atteste de sa capacité imaginative à exprimer l'*Englishness* en musique sans jamais sacrifier à quelque dogme que ce soit. Sa relation privilégiée à ses propres sources se cristallise dans la qualité de son émotion face au « paysage » (*landscape*) et à son respect pour une filiation dont les origines se perdent dans la nuit des temps, bien avant la conquête normande, en 1066, de William I, 'the Conqueror' (1027/28-1087).

L'*Englishness* n'est pas une notion monolithique qui, de temps à autre, serait susceptible d'arranger une idéologie politique ou religieuse. Elle n'a certes rien à voir avec toute forme de nationalisme autoritaire. C'est une immense création, d'une largeur et d'une profondeur que mes seuls textes ne sauraient embrasser dans sa totalité. Elle peut se référer autant à la musique qu'à la poésie, la peinture, l'architecture, le jardinage ou toute autre activité imaginative qui *tisse* le lien harmonieux entre l'être humain et l'environnement dans lequel il s'incorpore. Dans son magnifique livre – *The English Spirit. Essays in History and Literature* (1946) – l'historien Alfred Leslie Rowse (1903-1997) a confirmé que le cœur de l'esprit anglais, source d'une profonde satisfaction intérieure, est nourri par une joie simple et naturelle exprimée aussi bien, aux origines, par un Geoffrey Chaucer (ca 1343-1400) ou un John Dunstable (ca 1390-1453) que par la plupart des poètes, des musiciens, peintres et romanciers de chaque siècle. Le grand philosophe et compositeur, le regretté Roger Scruton (1944-2020) a si bien complété les travaux de Rowse à travers de nombreux ouvrages dont je retiendrai essentiellement son émouvant *England : An Elegy* (2006), si évocateur et pertinent. Au *Chapter One*, il posait l'indispensable question : *What on Earth was England ?*

Tout au long de l'histoire – au demeurant fort compliquée de l'Angleterre dans ses relations avec l'Écosse, l'Irlande, le Pays de Galles et l'Europe continentale, sans oublier les États-Unis – l'*Englishness* a connu des hauts et des bas. À la mort de Ralph Vaughan Williams, le 26 août 1958, la musique anglaise a poursuivi son cheminement tout en respectant l'intégrité de son patrimoine. De nouvelles figures ont émergé telles que, parmi de nombreuses autres personnalités, Bernard William George Rose (1916-1996), John Derek Sanders (1933-2003), John Rutter (1945-), James Whitbourn (1963-) ou encore Will Todd (1970-), merveilleusement imaginatives, qui n'ont jamais été soumises à un quelconque académisme, despotique autant que pédant, ni sacrifiées à un avant-gardisme obtus. Ces personnalités sont les héritières de Sir Charles Villiers Stanford (1852-1924), Sir Charles Hubert Hastings Parry (1848-1918) et Vaughan

Williams tandis que celles proches d'Edward Benjamin Britten (1913-1976) ont préconisé d'autres voies plus sensibles au modernisme continental. Ce faisant, elles s'éloignaient, consciemment ou inconsciemment, de l'*Englishness*. Le fond folklorique, éternel, semblait en perte de vitesse. Pour autant, chaque compositeur a traduit singulièrement ses propres sentiments envers l'*Englishness* sans jamais tomber dans les décourageantes platitudes que nous avons parfois à subir à travers diverses conventions.

Aujourd'hui, la *Royal School of Church Music* – sise à Salisbury, dans le Wiltshire – est très active dans le domaine de l'orgue et des *choirs*. Elle se fonde aussi, sans toujours le proclamer, sur l'*Englishness*, à savoir l'idée de tolérance et la négation des systèmes. Elle forme, suscite, encourage la création, l'interprétation dans une ambiance particulièrement favorable et chaleureuse.

De tout cela, il découle que l'*Englishness* ne saurait participer à la fondation d'une École au sens strict. Elle est la source d'une filiation dans l'unité qui engendre une infinie diversité.

Les musiciens anglais, trop souvent, se sous-estiment tant on leur a répété qu'ils faisaient partie du « pays sans musique » (*Land ohne Musik*), ce qu'ils ont fini par croire. Lors de nombreux échanges avec eux, sur place, je me suis rendu compte qu'ils ignoraient parfois l'*Englishness* tout en l'incarnant inconsciemment grâce à leurs propres caractéristiques d'indépendance, d'imagination et d'originalité. En suivant, notamment, l'exemple de Horace Walpole (1717-1797) qui, dans son *History of Modern Taste in Gardening* (1771), valorisait l'apophtegme de William Kent (1685-1748), le créateur du jardin à l'anglaise, « la nature abhorre la ligne droite ». De ce constat, il appert que l'*imagination* – au sens anglais de ce mot – s'oppose résolument à l'abstraction, de même que la pensée analogique est contre l'intellect logique dont la tendance déstabilisante est, constamment, de se révolter contre le sacré sans savoir de quoi il parle.

Pour conclure, à ce stade, je suis convaincu que d'autres études, encore plus détaillées, seront nécessaires pour avancer dans la compréhension de cette extraordinaire notion. Le grand écrivain londonien, contemporain, Peter Ackroyd (1949-), y a déjà remarquablement contribué dans son passionnant ouvrage intitulé *Albion. The Origins of the English Imagination* (2002) dans lequel il conclut, avec pertinence, sur un tel questionnement :

[...] the history of the English imagination is the history of adaptation and assimilation. Englishness is the principle of diversity itself. In English literature, music and painting, heterogeneity becomes the form and type of art. This condition reflects both a mixed language comprised of many different elements and a mixed culture comprised of many different races. [...] The English have in that sense always been a practical and pragmatic race; the history of English philosophy, for example, has been the history of empiricism and of scientific experiment. There are no works of speculative theology, but there are many manuals of religious instruction. This native aptitude has in turn led to disaffection from, or dissatisfaction with, all abstract speculation. The true emphasis rests upon the qualities of individual experience, which are manifest in the English art or portraiture and in the English novel of character. The English imagination is also syncretic and additive – one episode leading to another episode – rather than formal or theoretical. [...] in England the reverence for the past and the affinity with the natural landscape join together in a mutual embrace. So we owe much to the ground on

which we dwell. It is the landscape and the dreamscape. It encourages a sense of longing and belonging. Is is Albion (p. 448-449).

Je ne saurais mieux dire.

James Lyon

Référence Internet de l'illustration :

<https://www.metmuseum.org/art/collection/search/399841>

Title: **The Industrious 'Prentice Performing the Duty of a Christian** (Industry and Idleness, plate 2). Artist: William Hogarth